

sincère de son âme où les émotions, quelque vives qu'elles soient, relèvent toutes de certains sentiments d'une nature supérieure et presque intellectuelle. Tel est le genre particulier de pathétique, moral et contenu, qui distingue la description de la peste d'Athènes : on y sent une émotion vraie, communicative même, surtout à quiconque dirige sa vie par la pensée, mais c'est, pour ainsi dire, l'émotion d'une intelligence qui, au lieu de se troubler au contact douloureux des misères humaines, y cherche la vérité, d'abord sur les caractères extérieurs et matériels de ces misères elles-mêmes, puis en général sur l'homme qui s'y trouve soumis.

Ce morceau a été considéré par les anciens comme un modèle achevé, comme un type que l'art devait s'attacher désormais à reproduire. Aussi a-t-il suscité des imitations, dont une, la seule belle probablement, nous est parvenue : c'est celle de Lucrèce. Mais, si l'on voulait se bien pénétrer de la simplicité tout antique de l'œuvre de Thucydide, peut-être serait-il bon

d'y opposer immédiatement une œuvre justement admirée de nos jours, la description de la peste de Milan de 1630, qu'on lit dans *les Fiancés* de Manzoni. L'ouvrage de l'auteur italien offre même ceci de curieux, qu'il nous fait voir successivement deux faces très-différentes du goût moderne : d'abord l'esprit d'exactitude dans l'étude minutieuse des mémoires et des documents contemporains ; ensuite, l'esprit pittoresque et dramatique dans la mise en œuvre de ces matériaux. Ainsi nous nous trouvons initiés au secret d'une composition à moitié historique et à moitié romanesque. Le résultat est plein d'intérêt. Nous sommes proménés dans toute l'étendue de cette ville désolée par le fléau, et de nouvelles scènes viennent à chaque instant nous surprendre et nous toucher. Ici, une jeune femme encore belle, malgré le mal qui la dévore, s'avance, les traits empreints d'une douleur calme et profonde, et place elle-même dans le tombereau commun le corps de sa petite fille, blanche et parée comme pour une fête. Plus loin, du fond des fossés qui bordent l'enceinte

du lazaret, sortent les accents stupides d'un misérable qui chante sans trêve une chanson d'amour, une villanelle milanaise. Ailleurs, c'est l'aveugle frénésie de la foule, épouvantée par le fantôme des *onctueurs*; ou bien la licence furieuse des *monatti*, qui, debout sur leurs chars pleins de cadavres, s'enivrent et crient : *Vive la peste!* tandis que, dans l'immense hospice des malades, les capucins font des miracles de charité. Ainsi s'accumulent les émotions douces ou horribles; les effets naturels ou bizarres du mal; les monstruosité de l'égoïsme et les dévouements sublimes; et tous ces tableaux s'encadrent dans des lieux déterminés et décrits, s'éclairent de la lumière sinistre que leur envoie un ciel d'orage. Que pourrait désirer de plus l'imagination? Il n'y a rien de trop, d'ailleurs, puisque cette description se lit dans un roman. Mais, dans une histoire, cet épisode paraîtrait trop chargé, et, à coup sûr, Manzoni lui-même ne l'y aurait pas admis. Cependant, telles sont aujourd'hui les habitudes et les exigences de la sensibilité littéraire, qu'on trouverait sans doute

plus d'un lecteur disposé à mettre ici Manzoni au-dessus de Thucydide.

Au fond, il n'y a pas de comparaison sérieuse à établir entre l'ingénieux travail du romancier et la sévère composition de l'historien. Parmi les descriptions modernes, celle qui mériterait le plus d'être rapprochée du texte de Thucydide et qui en rappellerait le mieux, sinon la grandeur, du moins l'accent sincère et la pathétique simplicité, c'est peut-être celle qui sert si singulièrement de préambule au *Décameron* de Boccace¹.

« On était arrivé à la treize cent quarante-huitième année de la bienheureuse Incarnation, quand, par l'influence des corps célestes et par l'effet de la colère de Dieu, qui voulut châtier les hommes pour leurs fautes, la peste, née dans les pays de l'Orient, vint et s'arrêta sur la belle ville de Florence. Ce fléau passait de contrée en contrée jusque vers l'Occident, frappant des

¹ Ces traductions sont empruntées à l'intéressant ouvrage de M. Delécluze, intitulé : *Florence et ses Vicissitudes*, 1215-1790; t. II, p. 347 et suiv.

multitudes innombrables de créatures, sans qu'aucune précaution, aucun moyen curatif pussent en arrêter les terribles effets..., pas même les prières et les processions par lesquelles les personnes pieuses essayaient d'apaiser la colère de Dieu. »

Ainsi commence Boccace, d'une manière qui, on le voit, rappelle un peu Thucydide. Une certaine analogie se fait même sentir dans une description, qu'il donne ensuite, des effets physiques de la peste, et dans quelques peintures générales de son influence sur les sentiments et sur les mœurs. L'égoïsme et la sécheresse de cœur imposent silence à l'amitié, pénètrent dans l'intérieur des familles; la peur envahit tout et suggère les systèmes de conduite les plus opposés. « Quelques-uns, ayant cru reconnaître qu'un régime tempéré était un préservatif certain contre le mal, se réunirent et s'enfermèrent pour vivre entre eux, ne faisant qu'un usage très-moderé des nourritures les plus saines et des vins les plus délicats, et ayant soin, en outre, d'éviter toute espèce d'excès et de n'avoir

aucune communication avec le dehors... Ainsi garantis, ces gens passèrent les jours à entendre des concerts de musique et au milieu de plaisirs tranquilles. Entraînés par une opinion toute contraire, d'autres se persuadèrent que boire, chanter et rire, que se livrer sans mesure à tous leurs goûts, à tous leurs appétits, était le plus sûr remède. D'après ce principe, ils allaient boire et faire du bruit jour et nuit dans les tavernes. Bien plus, lorsqu'ils étaient certains de trouver leurs aises dans des maisons particulières, ils s'y établissaient. Rien n'était plus fréquent ni plus facile, alors que chacun, se regardant comme voué à une mort certaine, laissait, la plupart du temps, ce qu'il possédait à l'abandon... Dans cet abîme d'afflictions et de misères où notre ville se trouvait plongée, elle se vit privée bientôt encore de l'autorité des lois divines et humaines. Les prêtres, les magistrats, ainsi que les autres citoyens, étaient sujets à la maladie et ne pouvaient plus remplir leurs devoirs : la population en profitait pour se croire tout permis et pour se livrer sans frein à ses passions. »

La mortalité finit par amener la négligence des usages les plus sacrés ; on ne vit plus les parentes et les voisines pleurer autour des corps des défunts, ni en général aucun cortège funèbre. « Que de fois il arrivait qu'un prêtre, passant avec la croix, et ne croyant conduire qu'un mort, arrivait à l'église suivi de dix ou douze, car on saisissait le clergé au passage ! Bientôt, il n'y eut plus ni croix, ni cierges, et l'on se débarrassa des cadavres comme si c'eût été ceux d'animaux. Enfin, la terre sainte des cimetières manqua, et l'on jeta les corps pêle-mêle et par centaines dans de grandes fosses communes. »

Boccace s'écrie en terminant : « Oh ! combien de grands palais, de nobles et belles habitations, remplies naguère de familles brillantes et nombreuses, de sociétés de seigneurs et de dames, restèrent vides ! Que de richesses, que d'héritages demeurèrent sans héritiers ! » C'est de Florence qu'il s'agit, et non pas d'Athènes ; et quelques traits, omis dans ces citations, rappellent les mœurs licencieuses de la société italienne à l'époque de la renaissance. Cependant le ton gé-

néral est grave, et le tableau ne manque ni de vérité ni de grandeur.

Mais ce qui semblerait appeler plus naturellement la comparaison avec Thucydide, c'est l'imitation bien antérieure du grand poète latin Lucrèce. Si quelqu'un était capable de traduire un pareil modèle et d'en égaler la mâle beauté, qui pouvait plus y prétendre que l'auteur du poème sur la Nature ? Qui possédait, pour engager cette lutte, une langue plus nerveuse, des sources de poésie plus profondes et plus vives ? Eh bien ! Lucrèce lui-même, avec son âpre et puissant génie, est resté inférieur à Thucydide. Il a trouvé des expressions énergiques, des hardiesses heureuses de versification pour adapter un vêtement poétique à la prose de l'écrivain grec ; il a même ajouté çà et là quelques traits qui peignent le morne silence de la médecine, impuissante et effrayée, l'aspect des mourants et l'effet de leur voix languissante et plaintive ; mais, bien loin d'agrandir le tableau, il semble l'avoir diminué. Ce défaut tient à deux raisons. L'une, c'est que nous ne lisons pas dans Lucrèce

le beau passage qui couronne la description de Thucydide, cette peinture des excès produits par l'amour désespéré du plaisir et la négation de toute justice divine ou humaine. Et pourtant avec quelle éloquence le poète n'a-t-il pas chanté ailleurs le stérile enivrement des voluptés et l'indifférence des dieux ? Il semble qu'une cause inconnue ait interrompu son travail et laissé sa traduction inachevée. L'autre raison, plus grave encore, c'est qu'à la place de cette émotion discrète mais véritable qui anime dans toutes ses parties l'œuvre originale, on ne sent plus, malgré la beauté des vers, que les efforts de détail du poète. L'unité a disparu. La poésie, qui semble cependant avoir pour privilège d'élever les tableaux qu'elle emprunte à la nature jusqu'à une simplicité et une grandeur plus parfaites, est ici moins simple et moins grande que l'histoire.

Les exemples qui viennent de se succéder sous les yeux du lecteur diffèrent entre eux par les sujets et par les qualités que déploie Thucydide ; la vie y est inégalement peinte, l'émotion

plus ou moins libre ; tous ont des caractères communs : la proportion, l'unité, la force de l'expression morale. Ce sont les œuvres d'un art puissant et sévère qui possède des ressources infinies d'imagination et de sensibilité, mais se contient et se maîtrise, afin d'atteindre à cette sorte d'idéal dont Aristote a fait le propre de la poésie, lorsqu'il a dit¹, sans songer à Thucydide, que la poésie est plus philosophique et plus sérieusement vraie que l'histoire. Cette vérité supérieure qui se forme avec les éléments durables des faits, qui remplace par une vie éternelle la vie d'un instant qui est celle de la réalité, cette vérité qui seule est digne d'être la nourriture de l'âme, Thucydide en a conçu et créé des types dans ses narrations ; et il s'est trouvé que la même cause leur a donné à la fois leur valeur historique et morale et leur suprême beauté.

¹ *Poétique*, ch. ix.